

c'est la voie la plus parfaite ; suivez bien les calculs que je vais faire.

Supposons qu'un homme veuille porter 50 kilogr. (ou 100 livres) de Lyon à Paris, il ne pourrait pas faire le chemin en moins de 16 jours, et demanderait au moins 5 fr. par jour, ce qui ne serait pas cher. Le transport des marchandises coûterait donc 5 fois 16 font 80 fr. ou 1 fr. 60 par kilogr.

Remplaçons le porteur de fardeau par une voiture et un cheval. La voiture pourra être chargée de 500 kilogr. au moins, elle fera le voyage commodément en 10 jours, et la dépense serait de 10 fr. par jour. Cela fait, en tout 100 fr., et par kilogr., 20 centimes. Si le chemin était mauvais, il faudrait 12 à 15 jours et payer 12 fr. par jour ; car sur les mauvaises routes les chevaux se fatiguent beaucoup et les voitures exigent de fréquentes réparations.

Si maintenant nous construisons un chemin de fer transportant des milliers de quintaux à la fois, le kilogr. ne reviendra qu'à 2 ou 3 centimes, et la marchandise arrivera du jour au lendemain.

LE PÈRE DUPONT.—Sur les rivières et les canaux le transport est également à très bon marché, mais on ne vas pas vite.

PIERRE.—Pourquoi le transport est-il à bon marché ?

L'INSTITUTEUR.—Parce que deux ou trois hommes peuvent faire marcher un grand bateau plein de marchandises.

L'INGÉNIEUR.—Ainsi le chemin de fer réunit la vitesse au bon marché, et peut transporter de grandes masses à la fois ; voilà pourquoi c'est la voie de communication la plus parfaite.

LE PÈRE DUPONT.—Les frais de transport étant ajoutés au prix des marchandises, plus le transport est cher, plus le prix des marchandises est élevé.

L'INGÉNIEUR.—Les frais sont si élevés, qu'ils empêchent de transporter à une grande distance les matières lourdes et encombrantes. Ainsi le charbon de terre, en sortant des mines, coûte souvent 50 centimes le quintal de 100 kilogr. Supposons que personne ne veuille payer le charbon plus de 3 fr., il resterait 2 fr. 50 pour le transport. Jusqu'où peut-on les transporter pour 2 fr. 50 ? en charrette peut-être à 80 ou 100 kilomètres ; en bateau ou en chemin de fer, 500 ou 600 kilomètres ; dans un grand navire de mer, 5 à 6,000 kilomètres.

L'INSTITUTEUR.—Plus on diminue les frais de transport, plus on peut aller loin, et plus on va loin, plus on étend les débouchés (on augmente le nombre des acheteurs).

LE PÈRE DUPONT.—Voilà pourquoi on améliore les chemins vicinaux. Quand un chemin est mauvais, on ne peut charger sur une voiture à deux chevaux que 1,000 kilogr., et quand il est bon, on charge jusqu'à 2,000 kilogr., et le transport ne coûte par kilogr. que la moitié de ce qu'il coûtait sur le mauvais chemin.

L'INSTITUTEUR.—Améliorons donc toujours nos voies de communication, ce sera de l'argent et de la peine bien placés.

MAURICE BLOCK.

(à continuer.)

Corneille inconnu.

I

LA TRADUCTION DE " L'IMITATION ; " SON CARACTÈRE PRATIQUE.
—MÉNAGE ET FINANCES DU POÈTE.—LA PAUVRETÉ
D'UN CHRÉTIEN.

Lorsque, vers le printemps de 1652, Corneille se retira dans sa ville natale, persuadé qu'il avait rompu, sinon pour toujours, au moins pour de longues années avec les

séductions et les amertumes, les tourments continuels et les joies passagères de la production dramatique, il se proposait de consacrer l'activité de son esprit et de son âme à l'accomplissement de deux tâches très-sérieuses, très-importantes. Poursuivre et achever la traduction en vers français de l'*Imitation de Jésus-Christ*, donner de ses œuvres complètes une édition à peu près irréprochable, scrupuleusement corrigée en ce qui avait rapport à la langue et au style, enrichie de consciencieux *examens*, placés en tête de chacune des pièces, précédée d'une série de *Discours* sur les principes de l'art théâtral ; telle était le double but, telle était la double ambition de l'illustre poète chrétien rentrant dans ses foyers.

Ces années de recueillement, de méditation furent en effet employées sans relâche ni trêve à la réalisation des deux desseins conçus par l'homme de génie qui joignait à la haute pénétration du critique la volontaire simplicité du croyant. Les vingt premiers chapitres de l'*Imitation* traduite avait paru en novembre 1651 : la cinquième et dernière partie fut publiée en 1656. Le traducteur ne s'était accordé aucun répit avant que l'œuvre terminée attestât qu'il avait loyalement tenu sa promesse intérieure.

La traduction de l'*Imitation* fut accueillie avec un véritable enthousiasme. Il se fit de la première partie seulement trente-deux éditions, et le produit de la vente, même dans les mauvaises conditions de la librairie d'alors, dut monter à un chiffre assez élevé, si nous en croyons un contemporain de Corneille. " Je lui ai ouï-dire, écrit Gabriel Guéret, que son *Imitation* lui avait plus valu que la meilleure de ses comédies, et qu'il avait reconnu, par le gain considérable qu'il y a fait, que Dieu n'est jamais ingrat envers ceux qui travaillent pour lui." Voltaire, que cette grande vogue de l'*Imitation* avait le privilège de mettre mauvaise humeur, s'est efforcé, non pas de la contester, ce qui était impossible, mais de l'amoindrir en l'expliquant d'une manière dérisoire.

" Il y a, fait observer charitablement ce bon apôtre, une grande différence entre le débit et le succès. Les jésuites, qui avaient un très-grand crédit, firent lire le livre à leurs dévotés et dans les couvents ; ils le prênaient, on l'achetait et on s'ennuyait. Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'*Imitation de Jésus* n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épître de saint Paul."

Malice à part, il y a du vrai dans cette dernière remarque. Le ton d'intimité délicate et sublime dans lequel est écrite l'*Imitation* ne se prête guère aux allures toujours un peu compassées de la versification française dans le genre noble. Ce murmure discret d'une âme tendre et recueillie, à peine fait pour être entendu des oreilles humaines, perd beaucoup de son accent pénétrant, de son charme souverain, lorsque la rectitude de notre forme poétique le contraint à devenir une parole vibrante, sonore, fortement articulée. Le talent naturellement pompeux de Corneille n'a pas su toujours triompher de la difficulté que lui opposaient les nuances infinies du modèle en leur gracieuse et profonde spiritualité. Il serait injuste cependant de croire Voltaire sur parole et de s'imaginer que la lecture de cette traduction condamne celui qui s'y engage à la fatigue, à l'ennui. Ce serait commettre une erreur grave. Corneille, dans l'*Imitation* comme dans les *Hymnes à sainte Geneviève* et dans l'*Office de la sainte Vierge*, a le souffle lyrique et se maintient généralement à une grande hauteur. La majesté du langage correspond chez lui à une émotion réelle. Aussi, malgré la noblesse soutenue et un peu tendue de la forme, la pureté, la sincérité du sentiment religieux éclate avec une évidence irrésistible dans ces larges et mâles interprétations. L'auteur du *Cid* a beau ne se reconnaître de supériorité incontestable qu'au théâtre, il possède au plus haut degré la faculté lyrique, et trouve à chaque instant, dans la vivacité de sa foi, les plus heu-